

Le champ des possibles ou la peinture comme territoire

Suzanne Kasser cherche, observe, essaie, interroge la peinture: autant son lien avec la réalité – la nature en particulier – que son écart avec le réel.

Entre errance et ascèse plastiques, elle accomplit dans un état de concentration extrême, des gestes simples comme l’empreinte de motifs végétaux sur la toile et le recouvrement successifs de couches de peinture jusqu’à l’obtention d’une surface tactile sur laquelle on ne peut s’empêcher de glisser la main. Mais juste pour mieux voir (!), expérimenter et toucher de plus près ces peintures-peaux, irréelles et familières à la fois, qui si elles nous étonnent ou nous inquiètent parfois, nous laissent au moins une certitude: la peinture est là qui nous regarde... Et en effet, entre *le dessus et le dessous* de la surface peinte, des choses se passent, des images prennent corps. Sur des fonds sombres où le gris anthracite rivalise avec le noir, un tracé fluide et régulier surgit comme pour mieux structurer – ou serait-ce l’inverse (?) – les béances suggérées par le monochrome. Ces graphies couvrent parfois l’ensemble de la toile et produisent un effet de champ total. Par conséquent, elles s’apparentent plus à une recherche d’équilibre entre le signe et le geste qu’à une écriture au sens littéral et de ce fait elles relèvent du domaine du dessin.

Au cours de ce lent processus de maturation, la question récurrente que se pose l’artiste est la suivante: *jusqu’où continuer?* Cette interrogation non seulement nourrit son travail, mais elle en est le *garde-fou* indispensable au processus de la *représentation* même. Et dès lors, ses tableaux deviennent des sortes de *portes-empreintes* de toute image, plutôt que des écrans de projection réducteurs.

Au rythme du *faire-défaire*, Suzanne Kasser reste invariablement dans l’expérience et le jeu. Son œuvre garde la fraîcheur d’une peinture *inhabituelle*, c’est-à-dire *ouverte*. À sa manière, elle renouvelle l’acte de peindre par des procédures lisibles, faciles à appréhender, sans cesse répétées car jamais inassouvies.

Pourquoi cet attachement au métier de peintre?

J’en aime les outils, les odeurs, les matériaux, j’ai un lien physique avec la peinture; et plus encore avec le dessin qui par sa nature simple et directe me ressemble.

Le travail de la couleur ou de la *non-couleur*, puisqu’il s’agit souvent du noir, donne un côté icône sans image. Pourquoi? Cela fait vingt ans que je me bats avec le noir. Pour moi, ce n’est pas une couleur agressive, bien au contraire, c’est la couleur de la paix, du silence, d’où le lien avec l’icône en tant que *réceptacle* de toutes les images.

Vous semblez *jouer* avec le besoin tout à la fois de dire et de cacher, de révéler tout en ne montrant pas?

Expliquez-nous pourquoi?

Il s’agit plutôt de l’idée de *recouvrir* que de *cacher*. Ces étapes vers la stratification, la sédimentation des couleurs. Cela devient une *procédure* que je réactive à chaque intervention.

Si je vous dis: *corporalité du tableau*, comment réagissez-vous?

Le rapport au corps est effectivement très présent dans mon travail. Que ce soit l’être humain dans son entité (mon corps, mon geste ou celui du regardeur) ou dans son enveloppe physique, à savoir la peau, le toucher, etc.

Quel est votre rapport à l’écriture? Le côté littéral de la graphie l’emporte-il sur la calligraphie? Ou inversement? C’est plus le geste que l’écriture qui m’intéresse. Le mouvement ininterrompu de la main qui recèle une multitude de processus visuels. C’est aussi une manière d’inscrire l’œuvre dans une temporalité entre l’avant, le présent et l’après.